



Du 7 au 18 janvier 2009

LES DIABLOGUES

De Roland Dubillard / Mise en scène Anne Bourgeois

GRANDE SALLE



Représentation audiodescription pour les malvoyants
Dimanche 18 janvier à 16h

CONTACT SCOLAIRES

Marie-Françoise Palluy

04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

LES DIABLOGUES

De Roland Dubillard / Mise en scène Anne Bourgeois

Avec Jacques Gamblin et François Morel

Scénographie - Edouard Laug

Lumière - Laurent Béal

Costumes - Isabelle Donnet

Son - Jacques Cassard

Assistante à la mise en scène - Marie Heuzé

Direction technique - Pascal Araque

Durée: 1h30

Coproduction : Théâtre du Rond Point - Paris - Félix Ascot
Les Productions de l'Explorateur
La Coursive, Scène Nationale de la Rochelle
Production délégué : Valérie Lévy et Corinne Honikman

SOMMAIRE

LES DIABLOGUES	4
ROLAND DUBILLARD	5
ANNE BOURGEOIS	6
« UN DUO DE CLOWNS FRAGILES »	7
ENTRETIEN AVEC LE METTEUR EN SCÈNE.....	8
LES ÉCHOS DE LA PRESSE	9
MORCEAUX CHOISIS	11

LES DIABLOGUES

Si individu vous affirme qu'il est une pendule, peut-être vaut-il mieux ne pas le contredire. Il doit avoir ses raisons. Après tout, on ne sait jamais. C'est sur ce ton que Roland Dubillard réinvente à sa façon le dialogue de sourds dans *Les Diablogues*. Cette série de sketches, qui fut d'abord radiophonique, révéla dans les années 50 un talent et un esprit mordant.

Prenez deux protagonistes, nommez-les « Un » et « Deux », et pour corser la chose, donnez-leur l'apparence de comédiens pince-sans-rire comme Jacques Gamblin et François Morel, par exemple. « Un » et « Deux » sont sur un monticule, dans deux fauteuils verts, à l'intérieur d'un placard sans porte ni cloisons latérales, avec un briquet. Le dialogue s'engage et il faut peu de temps pour que le réel se mette à tanguer, à s'inventer une autre logique implacablement foldingue.

Le quotidien bascule dans le fantastique, l'ordre cède la place au chaos le plus hilarant. Mais ce dialogue repose sur une écoute scrupuleuse, une réponse du tac au tac qui triture, décortique et provoque le rire avec un art scientifiquement absurde.



©Philippe Delacroix

ROLAND DUBILLARD

Roland Dubillard est né à Paris en 1923.

Après une licence de philosophie, il débute comme comédien. Jean Tardieu lui commande ses premiers sketches radiophoniques, *Grégoire et Amédée*, en 1953 – suite de dialogues entre deux compères, donnés quotidiennement – qui deviendra pour la scène, *Les Diablogues* (1975). La même année, il écrit une parodie d'opérette, *Si Camille me voyait*, qu'il monte au Théâtre de Babylone. En 1961, il crée sa première pièce de théâtre, *Naïves Hirondelles*. Puis il écrit *La Maison d'os* (1960) qui est portée à la scène en 1962. *Le Jardin aux betteraves*, d'abord conçu pour la radio, est mis en scène en 1969 par Roger Blin, ... *Où boivent les vaches* est montée avec la complicité de Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault en 1972. Il est également l'auteur de la pièce radiophonique, *Les Chiens de conserve* en 1978, d'adaptations de pièces anglo-saxonnes, de nouvelles et de poèmes.

Au cinéma, il a notamment travaillé sous la direction de Jean-Pierre Mocky (*Le Témoin*, *Les Compagnons de la Marguerite*, *La Grande Lessive*), Jacques Bral (*Polar*) et Patrice Leconte (*Il ne faut pas boire son prochain*, *Les Vécés étaient fermés de l'intérieur*).

Dubillard auteur, Dubillard acteur, Dubillard personnage - car c'est toujours de lui qu'il parle sous les espèces de Grégoire, de Guillaume (dans *Le Jardin aux betteraves*), du maître (dans *La Maison d'os*), ou de Félix (dans « ... *Où boivent les vaches*.») - se ressemblent étrangement et conjuguent leurs traits pour composer la silhouette d'un être en état permanent d'absence. Rien n'est lié chez Dubillard, tout s'improvise dans une espèce de nonchalance qui ne s'alimente de rien d'autre que de mots. Car pour le soutenir dans son entreprise d'indifférence, Dubillard recourt au seul langage. Ce Buster Keaton de la scène s'empêtre comme à dessein dans les mots les plus simples : le moindre d'entre eux et la phrase la plus banale provoquent en chaîne des catastrophes de malentendus, ouvre des gouffres d'incompréhension et déclenche un vertige majeur : car il n'y va pas d'autre chose dans cette oeuvre apparemment bafouillante et incontrôlée qu'une interrogation essentielle sur l'identité.

ANNE BOURGEOIS

Sortie de l'École de la Rue Blanche en 1989, Anne Bourgeois se passionne pour le Théâtre de troupe, le théâtre itinérant et le travail du clown utilisé comme outil de recherche pour l'acteur.

Elle a mis en scène *Mobile Home* de Sylvain Rougerie, *Avec deux Ailes* de Danielle Mathieu Bouillon, *La Mouette* de Tchekhov, *La Peau d'un Fruit* de Victor Haim, *Sur la Route de Madison* de R.J Waller, *Sur le Fil* de Sophie Forte, *Cher menteur* de Jérôme Kilty, *Accords Parfaits* de Louis-Michel Colla, *Les Montagnes Russes* d'Eric Assous, *Des Souris et des Hommes* de John Steinbeck, *55 Dialogues au carré* de Jean-Paul Farré.

Pour la Troupe du Phénix, elle met en scène *La Double Inconstance* de Marivaux, *Le Petit Monde* de Georges Brassens qu'elle co-écrit avec Laurent Madiot, *La Nuit des Rois* de Shakespeare dont elle signe aussi la traduction et l'adaptation, *Splendeur et Mort de Joaquín Murieta* de Pablo Neruda. Venue au théâtre par amour de l'oeuvre de Dubillard, elle est invitée par Jean-Michel Ribes au Théâtre du Rond-Point en 2004 pour monter ses textes poétiques *La Boîte à Outils* dans le cadre du festival qu'il lui a consacré.

UN DUO DE CLOWNS FRAGILES

Depuis une quarantaine d'années, les célèbres *Diablogues* de Roland Dubillard séduisent, amusent, déroutent, interrogent et rassemblent artistes et spectateurs aux goûts littéraires les plus variés. Eminemment français, ces drôles de petits galops à deux voix sont parvenus à catalyser, grâce au génie de la mécanique du langage, les préoccupations existentielles et métaphysiques de l'être humain aux prises avec lui-même. Acteur particulièrement traversé par le jeu, Roland Dubillard a écrit comme il interprète, c'est-à-dire en ayant conscience qu'un acteur a un son, que sa partition est une musique, et qu'il est aussi risible qu'émouvant pour le spectateur d'observer un personnage dépassé par le monde qui l'entoure, obligé de se raccrocher à une logique qui lui échappe. *Les Diablogues* sont autant un exercice littéraire comique qu'un duo de clowns fragiles : des dialogues diaboliques et des personnages sensibles dénués de stratégie...

À l'intérieur de son œuvre exigeante, poétique, parfois surréaliste, et en tout cas emblématique du souffle théâtral des années soixante, *Les Diablogues* sont une respiration comique dans l'univers de Dubillard : leur forme divertissante permet de magnifier l'acteur, sans perdre de vue l'arrière-plan philosophique, auquel il donne des allures d'entonnoir qui transforme la réalité en non-sens.



Jacques Gamblin et François Morel ne sont pas seulement des acteurs. Ils sont des artistes rares, les auteurs et les interprètes d'un monde personnel où se rejoignent humour, gravité, poésie, avec en commun dans leur parcours artistique une attention portée à l'humain, à son imperfection, à ses méandres. Ils ont en eux la tendresse et la pudeur que l'on retrouve chez Dubillard, grâce auxquelles ils font résonner la dérision des obsessions de leurs personnages, leur élégance un peu passée qui s'exprime dans le vouvoiement, leur langage fleuri de tournures comiques, leur adorable manière de s'en tenir à des certitudes rassurantes.

Seulement voilà, pour notre plus grand plaisir, « Un » et « Deux » ont la certitude vacillante... Et pour en extraire toute la saveur, il faut des comédiens rompus à l'art de l'étonnement, capables d'apporter avec eux un univers où le corps compte autant que la voix, où la technicité est égale à la sensibilité, où l'ingénuité du regard va de pair avec les petites colères existentielles propres aux personnages du théâtre de l'Absurde. Il y a dans nos deux acteurs l'innocence des personnages becketttiens, le goût du verbe classique, l'amour de la comédie. Avec, en plus, l'envie d'un théâtre pur où les personnages nous apparaissent dans un dénuement qui les rend aussi vulnérables que têtus, mais toujours profondément humains.

Anne Bourgeois

ENTRETIEN AVEC LE METTEUR EN SCÈNE

*Comment définiriez-vous l'univers de Roland Dubillard dans **Les Diablogues** ?*

Pour commencer, je dirais que c'est comme un monde parallèle où il n'y a pas de référent psychologique : et pourtant la machine logique de l'écriture est tributaire de l'humain, de la personnalité vulnérable et poétique des personnages, de leur propension à se noyer dans le raisonnement philosophique sans jamais rien affirmer, en gardant l'étonnement, et souvent même, l'émotion. C'est un univers qu'il faut comprendre de l'intérieur. L'expression « théâtre de l'absurde » est née dans les années cinquante, lorsqu'on a vu des écrivains mélanger quotidienneté et arrière-plan existentiel. Ce n'est donc pas surprenant que l'on ait envie de voir dans *Les Diablogues* des traces de Beckett ou de Ionesco. Chez Dubillard, on a d'abord deux êtres humains posés sur le plateau qui ne comprennent rien à ce qui leur arrive : ils n'ont ni destin, ni histoire, ils ne sont pas des héros, ça pourrait être « monsieur tout le monde », vous ou moi.

Comment aborde-t-on ce genre de dialogues à la fois très serrés et toujours surprenants dans leur façon de rebondir là où on ne s'y attend pas et leur acharnement à suivre une logique déviante ?

Le plus important est de travailler sur l'écoute. Chacun écoute l'autre avec une attention si grande que le problème n'est pas d'avoir raison mais de se sauver de l'abîme du raisonnement. Les personnages se vouvoient, ce qui leur donne une certaine élégance mais aussi une certaine rondeur, une ampleur. Et puis, d'un coup, on passe à un phrasé de bistrot. Ça parle comme dans la vie avec des « oui », des « bon », des « hein » ou même des borborygmes. Mais justement l'avantage de travailler ça avec des acteurs comme Jacques Gamblin et François Morel, c'est que pour jouer Dubillard, il est indispensable d'avoir des comédiens qui possèdent déjà un univers personnel fort, qui savent utiliser cette angoisse adorable qui consiste à parler sans certitudes. Car on a deux personnages qui sont dans la même obsession : celle de comprendre. La difficulté, c'est qu'ils n'ont pas le même système de compréhension du monde : alors leurs échanges peuvent ressembler à des conflits. Pas des conflits de personnes, bien sûr, des conflits métaphysiques !

Où sont-ils, d'où viennent-ils ces deux ratiocineurs ?

Il ne faut surtout pas essayer de les situer, ni géographiquement ni dans le temps. Il faut abandonner toute idée de contexte. À mon avis, plus les deux acteurs sont perdus dans un espace où il n'y a qu'eux et le langage, plus on se rapproche de Dubillard. Car ce qui est extraordinaire, c'est la capacité de l'auteur à faire ressortir de cette étrange mécanique de l'inattendu, de la fragilité, quelque chose de touchant, émouvant et bien sûr tellement drôle.

LES ÉCHOS DE LA PRESSE



Les mots en folie

[...] Les Diablogues ne sont pas comme on pourrait le croire un exercice de style. Ce serait plutôt la rencontre entre les Marx Brothers et Samuel Beckett. Des situations abracadabrantes et un certain vertige du langage. Avec Dubillard, on est au cœur de l'absurde, quand les mots en entraînent d'autres vers le néant et se perdent dans la raison. Des situations cocasses qui décrivent, en arrière-plan, l'immense solitude des êtres.

Jean-Louis Pinte



Le mal derrière les mots

[...] Conçues pour la radio, ces ratiocinations absurdes et poétiques sur une injection (*et hop !*), un mot (*montagne, compte-gouttes...*), une note (*do*), un jeu (*ping-pong*), une partition de musique trop concrète, sont autant de prétextes à basculer dans un ailleurs en apesanteur, quelque part entre Rabelais, Cioran et Beckett.

Les raisonnements du poète Dubillard sont pourtant d'une logique imparable dans cette déduction radicale, leurs évidences enfantines. Et c'est justement ça qui fait décoller les situations les plus prosaïques : le regard d'enfant que leur porte l'écrivain désenchanté, secrètement douloureux. Car il y a de la souffrance tue chez ses héros égarés et anonymes, qui s'essaient à décrypter le monde et n'y arrivent pas. Dans ce théâtre-là, loufoque et écorché, minimaliste et tendre, « moi » est en effet en déroute. Personne même n'y songe plus : rien de moins narcissique que ces *Diablogues*. Comme si les deux personnages se moquaient d'eux-mêmes, étaient à jamais perdus à eux-mêmes. Bouleversant, parce que dans le déni de soi, l'horreur peut être de soi, comme Dubillard, qui oublia si souvent ses abîmes dans l'alcool. Alors oui, ces textes sont drôles, parfois à se tenir les côtes de joie ; mais tristes aussi. Cauchemardesques. À l'image de ces sapins de Noël valseurs que deviennent les deux absents-présents à la fin du subtil spectacle d'Anne Bourgeois. Au siècle de Molière, Pascal n'avait-il pas dit : « Le moi est haïssable » ?

La chronique de Fabienne Pascaud
Le 12 décembre 2007



©Philippe Delacroix

MORCEAUX CHOISIS

Mariage

Deux : Pour se rendre célèbres, il n'y a pas à chercher plus loin. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Un : Non, je ne crois pas.

Deux : Et puis après, nous nous séparons, et alors moi, si vous voulez, je fais le tour du monde.

Un : Oui, à cheval.

Deux : Non, pas à cheval. Je ne supporte pas le cheval.

Un : Oh ben alors.

Deux : Du reste, les chevaux ne me supportent pas non plus.

Un : Qu'est-ce que vous leur avez fait ?

Deux : Rien. On n'est pas pareils.

Un : De toute façon, le tour du monde, hein... Et puis non, vous voyez, je ne crois pas.

Deux : Bon, alors on ne se marie pas.

Un : Non.

Deux : Alors, trouvez-en un autre de moyen pour qu'on parle de nous dans les journaux !

Un : Je ne sais pas. On pourrait peut-être faire un détournement...

Deux : D'avion ?

Un : Non, un détournement de mineur, par exemple.

Deux : Il n'y a plus de mineurs.

Un : Ou un détournement d'autobus. Il y a le 68 pas loin.

Deux : Je ne vois pas ce qu'on gagnerait à le faire changer de terminus. Là ou ailleurs, un terminus, c'est un terminus.

Un : Moi j'essaierais bien de traverser quelque chose en matelas pneumatique : le Massif central, par exemple.

Deux : J'ai déjà essayé. Ça ne m'a pas rendu célèbre.

Un : En tout cas, je ne veux pas me marier avec vous, ça c'est sûr.

Deux : Expliquez-moi pourquoi.

Un : D'abord on n'est pas du même sexe. Je veux dire du sexe qu'il faut l'un par rapport à l'autre.

Deux : Oui, mais on dirait qu'on ne s'en est pas aperçu. C'est ça qui intéresserait les journaux. Et alors vous, en même temps, seriez champion de saut à la perche, et moi je serais prince héritier d'un pays limitrophe.

Un : Vous m'aviez dit capitaine de dirigeable.

Deux : C'est trop voyant. Ils demanderaient tout de suite à me photographier au volant de mon dirigeable, il me faudrait même une petite flottille de dirigeable à leur montrer, et des dirigeables, je n'en ai pas.

Un : Ça, c'est pas un problème, parce que je vous ai dit : la cousine Paulette ne demandera pas mieux que de vous prêter le sien, de dirigeable. Simplement, faudra qu'elle le regonfle.

Deux : De quand il date, son dirigeable ?

Un : 1900...192...

Deux : il lui pétera à la figure, son dirigeable, à la cousine Paulette.

Un : Et puis, c'est pas ça, je vous dis : non, même prince héritier d'un pays limitrophe, je ne me marierai pas avec vous. D'abord, vous ne me plaisez pas suffisamment ...

Deux : On divorcerait tout de suite !

Un : ... et puis, vous avez beau dire tout ce que vous voudrez, ça fait équivoque.

Deux : Tout de suite, on divorce ! Et je fais le tour du monde pour vous oublier ! [...]

Un : Et alors, qu'est-ce qu'elle dira, ma femme, si on divorce, vous et moi ? Elle est contre le divorce, ma femme.

Deux : Evidemment, il vaudrait mieux que vous divorciez d'abord, elle et vous.

Un : Oui, mais elle est contre le divorce.

Deux : La mienne aussi.

Musicologie

A jouer avec des temps de réflexion très longs.

Un : Parce qu'il y a une chose qu'il faut jamais oublier, n'est-ce pas ? Une chose qu'il faut avoir tout le temps présente à l'esprit, sans ça on ne comprend pas... C'est qu'à ce moment-là, au moment où il écrivait ça... eh ben, il était sourd.

Deux, *après un temps* : Beethoven.

Un : Beethoven. Sourd. Et sourd des deux oreilles.

Deux : Ouais...

Un : Ouais !

Deux : Ouais, mais quand même : c'est pas avec ses oreilles qu'il écrivait ? Hein ?

Un : Beethoven ?

Deux : Beethoven.

Un : Non. Je n'ai pas dit ça.

Deux : Il écrivait comme tout le monde, Beethoven. Avec ses doigts. C'est pas parce qu'il était sourd qu'il ne pouvait pas écrire.

Un : Non.

Deux : Alors, faut pas dire ça.

Un : Quoi : ça ?

Deux : Eh bien. Ce que vous dites ?

Un temps

Un : Quoi, quoi... il n'était pas sourd, Beethoven ?

Deux : Si

Un : Alors ?

Deux : Mais c'est pas ça qui l'empêchait d'écrire.

Un : Justement ! C'est ça qui est extraordinaire !

Deux : Extraordinaire ! Mais mon pauvre ami, moi qui vous parle, quand il faut que j'écrive, vous savez ce que je fais ?

Un : Non.

Deux : Je me bouche les oreilles. Pour ne pas entendre les autos – le raffut qu'ils font dans la rue. Avec de la cire, je me les bouche.

Un : Les oreilles ?

Deux : Les oreilles.

Un : Eh bien ça prouve que vous n'êtes pas Beethoven, voilà tout.

Deux : Moi ?

Un : Mais oui, vous, parfaitement. Ne faites pas la bête.

Un temps

Deux : Beethoven ! Moi !

Un : Vous, oui. Pas Beethoven, bien sûr : vous.

Deux : Mais je ne vous ai jamais dit que j'étais Beethoven !

Un : Je sais bien que vous n'êtes pas Beethoven...

Deux : Seulement quoi ?

Un : Seulement vous faites comme lui.

Deux : Pour écrire !

Un : Pour écrire, oui. Vous l'imitiez.

Deux : Je me bouche les oreilles ?

Un : Oui.

Deux : Oh, ben naturellement, c'est moi qui vous l'ai dit.

Un temps

De là à conclure que je me prends pour Beethoven... Dites !...

Un : Y a qu'un pas.

Deux : Oui, mais y a un pas.

Un : Et un pas de géant. Parce que vous avez beau vous boucher les oreilles pour écrire, eh ben, ce que vous écrivez, hein !...

Deux : C'est pas de la musique.

Un : C'est pas de la musique.

Deux : Non.
Un : Non.
Deux : C'est plutôt une lettre à ma petite sœur, par exemple.
Un : Eh oui.
Deux : Remarquez...
Un : C'est joli quand même !
Deux : Oui.
Un : Mais c'est pas de la musique.
Deux : Non.
Un : Je ne vous le fais pas dire.
Deux : Non. Vous ne me faites rien dire du tout. Je dis ce que je veux.
Un : Que vous dites.
Deux : Et ce qui prouve que j'ai raison, c'est que Bach, hein ?
Un : Bach...
Deux : Jean-Sébastien.
Un : Bach, oui. Eh ben ?
Deux : Eh ben, il était pas sourd.
Un : Non. Mais Bach, c'est pas pareil.
Deux : Non, c'est pas pareil.
Un : C'est un classique.
Deux : C'est un classique Bach.
Un : Bach.
Deux : Bach. Tandis que Beethoven...
Un : C'est le contraire.

Deux : Voilà. C'est le contraire. Beethoven. Bach.
Un : Pas exactement.
Deux : Non.
Un : Bach.
Deux : Le contraire ?
Un : De Beethoven.
Deux : Bach ? Non.
Un : Non.
Deux : C'est de la musique quand même. On a beau dire ceci, on a beau dire cela, eh ben tous les deux, hein ?
Un : C'est de la musique. D'ailleurs, Beethoven lui-même, quand il était plus jeune, quand il avait dans les...
Deux : Oui, quand il avait l'âge de Bach...
Un : Eh bien, Beethoven lui-même, il était pas sourd.
Deux : Du tout.
Un : Du tout.
Deux : À cette époque -là, Beethoven, il aurait entendu voler une mouche.
Un : Oh ! Plus que ça. Deux, trois, quatre mouches, il aurait entendu voler.
Deux : Surtout qu'il y en avait, des mouches, à cette époque-là.
Un : Oui.
Deux : Oui.
Un : M'enfin tout ça, c'est de l'histoire, c'est de la musicologie, on va pas discuter...
Deux : Non. Du moment que nous, on n'est pas sourd, eh ben...
Un : Eh ben...
Deux : Eh ben... (*rires*).